

L'ONF : *flirter* avec l'imaginaire

Michel Defoy

Number 103, September 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41748ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Defoy, M. (1999). Review of [L'ONF : *flirter* avec l'imaginaire]. *Liaison*, (103), 37–38.

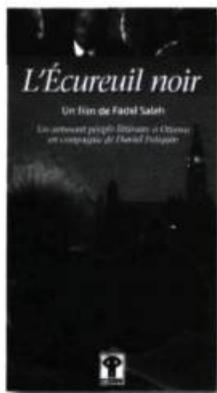
L'ONF : flirter avec l'imaginaire

Michel Defoy

L'Office national du film, d'ordinaire porté sur le documentaire pur et dur, recommence à mettre de l'imaginaire dans son vin et propose trois nouveaux crus mariant harmonieusement faits et fiction. Chacun à leur façon, *L'Écureuil noir*, *L'affaire Dollard* et *Le gardien de la Colline* s'adonnent à revoir les paramètres du genre. Cas d'exception ou remise en question?

Dicté par la tradition, le mandat de l'ONF consiste encore, quelque 50 ans après sa définition, à produire des documents édifiants voués à la protection, voire à la bonification, du patrimoine historique canadien.

Si cette mission, le plus souvent, s'est réalisée dans la création de films didactiques appuyés, il en va différemment aujourd'hui. Plutôt que de faire la leçon, d'enseigner platement ou de démontrer leur thèse sans subtilité, trois cinéastes ont choisi d'incorporer des procédés narratifs d'habitude réservés aux œuvres de fiction.



L'Écureuil noir, réal. : Fadel Saleh

Fadel Saleh, réalisateur de *L'Écureuil noir*, est celui qui s'avance le plus dans cette avenue. Sa démarche, à la fois ludique et pédagogique, emprunte tout autant au théâtre, au cinéma qu'au documentaire. Le résultat, difficile à cataloguer, n'en demeure pas moins une intéressante créature hybride.

À partir des écrits de l'écrivain outaouais Daniel Poliquin — qui donnent au film sa matière première —, Fadel Saleh réfléchit sur la vraie nature de la ville d'Ottawa. Passant outre les clichés (cité-éteignoir, ville-dortoir, etc.), le réalisateur dévoile le profil méconnu d'un authentique chef-lieu, dont les attraits nombreux ne peuvent échapper à un examen méticuleux.

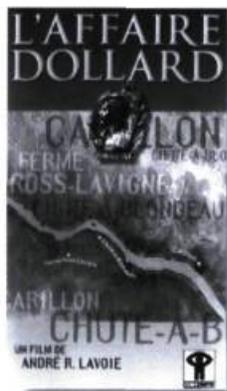
Dans la foulée de l'exercice de définition urbaine soutenant *L'Écureuil noir*, Fadel Saleh s'emploie à broser un autre portrait, celui de sa muse, Daniel Poliquin.

Affichant un naturel désarmant, Daniel Poliquin se révèle et révèle à la caméra quantité de détails personnels qui, plutôt que de dérouter le film, lui permettent d'embrasser son sujet autrement.

À travers ses rencontres avec de vieux copains, ses visites de lieux d'élection, ses confessions nostalgiques, Daniel Poliquin jette un éclairage bien personnel sur Ottawa. L'écrivain va même jusqu'à camper certains des personnages de son œuvre, le temps de quelques vignettes qui ajoutent de la nuance au tableau d'ensemble.

En incorporant à *L'Écureuil noir*, ce témoignage pseudo-fictif, Fadel Saleh se soustrait aux contraintes d'usage — lire à la stricte exposition de faits — et donne à son document une identité propre, se démarquant visiblement des modèles attendus.

LE CINÉMA



L'affaire Dollard, réal. : André R. Lavoie

André R. Lavoie n'ira pas aussi loin dans *L'affaire Dollard*. Aux autres la mise en scène, le recours aux personnages inventés, la mise en abyme. Un seul véritable artifice narratif sera employé : le montage en suspens, avec surprise à la clé.

La saga de Dollard des Ormeaux, fameux récit rassembleur, est ici étudiée sous un angle original. Plutôt que de se pencher sur l'identité du héros — fut-il coquin avoué ou preux chevalier? — André R. Lavoie tente de cerner les lieux où Dollard s'est battu contre les Iroquois, en 1660.

À partir de documents dont la teneur est corroborée par des témoins éclairants, Lavoie soutient l'hypothèse voulant que des Ormeaux n'aurait pas ferrailé au Long-Sault (aujourd'hui Carillon, au Québec), mais plutôt de l'autre côté de la rivière des Outaouais, en sol ontarien.

L'affaire Dollard s'emploie à démontrer la véracité de cette thèse. En avançant un à un des éléments de preuve troublants, en recueillant l'opinion révélatrice d'acteurs intimement liés au débat, en montant en épingle certaines vérités encore tues à ce jour, Lavoie mène l'enquête méticuleusement, jusque dans ses derniers retranchements.

On apprend d'abord que le chanoine Lionel Groulx, tout à fait arbitrairement, a désigné Carillon site officiel. Après avoir fait de Dollard un héros national, l'ecclésiastique pousse le zèle patriotique jusqu'à choisir à l'aveugle un lieu de pèlerinage assorti. (NDLR : Le bouquin de Jean Laporte, *La vieille dame, l'archéologue et le chanoine. La saga de Dollard des Ormeaux*, paru en 1995 aux Éditions l'Interligne, en parle en long et en large.)

Par la suite, les fouilles d'un archéologue du Musée national du Canada, Robert Lee, établiront à dix kilomètres en amont l'emplacement exact du fortin où Dollard a sacrifié sa vie pour la Colonie.

Les trouvailles de Lee ne seront toutefois jamais avalisées. Le chanoine fera taire l'archéologue. Dans les officines du pouvoir, des décisions louches seront prises afin de défendre Dollard et sa légende. Tout pour le bien de la nation.

Près de 50 ans plus tard, le fils de Robert Lee fait état des recherches enterrées. D'autres observa-

teurs, membres du Comité national Dollard-des-Ormeaux, apportent de l'eau au moulin. Le héros national aurait bel et bien combattu sur les berges de l'Ontario.

André R. Lavoie aurait pu conclure son investigation là-dessus. Il choisit pourtant de rouvrir l'affaire en présentant un dernier bout d'entrevue : dans la cour d'Annette Rhéaume, citoyenne de Carillon, s'élève une croix. Sous cette croix seraient enfouis les restes de Dollard.

Il suffirait de creuser pour tirer les choses au clair, mais on ne creusera pas. Le mystère demeurera donc entier. Et *L'affaire Dollard*, pas tout à fait classée...



Le gardien de la Colline, réal. : Claudette Jaiko

Dans *Le gardien de la Colline*, la réalisatrice Claudette Jaiko, elle, ne se gênera pas pour procéder à de vigoureux travaux d'excavation, pic en de l'honorable Gilbert Parent, président de la Chambre des communes et garant de la démocratie canadienne.

Jaiko dépeint l'homme de manière quasi surréaliste, en puisant à même la vie quotidienne, si riche en détails improbables. À la ville comme à la cour, il n'y a qu'à braquer sa lentille au moment opportun pour prendre le sujet au naturel.

On découvrira ainsi que le gardien de la Colline est en fait un homme un peu mou de la colonne, qui se complait dans ses ronflantes fonctions et qui, comme notre bon premier ministre, se met parfois les pieds dans les plats.

Par delà les accusations de gaspillage de fonds publics, nombreuses et venues de haut, on trouvera au *Gardien de la Colline* une pertinence certaine, justement liée à l'énormité de son propos. Le film, assurément, étale au grand jour les travers de la classe politique du meilleur pays au monde.

Le cinéma des artisans de l'ONF, si l'on en juge par les trois œuvres évoquées, est encore en mesure de faire des vagues. Autant de par la forme que de par le fond. Non seulement respecte-t-il son mandat historique, il se pique même de satisfaire aux exigences en faisant fi des contraintes habituelles. De toute évidence, le «documentaire d'Office» se porte bien... ●